Deschênes-Pradet, Maude. *Hivernages*. Montréal : XYZ, 2017. 182 p.

« Une année, sans qu'on sache pourquoi, l'hiver ne s'est pas terminé ». Depuis, dans le décor post-apocalyptique de Ville-réal, que l'on peut vraisemblablement croire être Montréal¹, le froid a tout recouvert. Le passé est tombé dans l'oubli, notamment à cause d'un gouvernement qui survit de la désinformation, et peu nombreux sont ceux qui peuvent témoigner de la période avant l'Hiver. Les cartes ont disparu, laissant un espace insondable à quelques survivants confinés dans les souterrains de l'ancienne métropole québécoise et les infimes espaces épargnés par les conditions climatiques : Talie, séparée de sa défunte sœur Simone, un vieux en haut d'une tour, qui a oublié jusqu'à son prénom après vingt ans années passées dans la solitude, ou encore Aude, née au cœur de la tempête. Bien que l'isolement prime, les protagonistes, par leurs minces interactions et déplacements, redessinent difficilement les contours d'une géographie malmenée.

Le second roman de Maude Deschênes-Pradet, après le succès de *La corbeille d'Alice* (2013), s'interroge sur la résilience de l'humain face à la rudesse de l'environnement, remettant en question la durabilité de nos modes de vie contemporains. Dans ce Montréal à l'aube d'une nouvelle période glaciaire, plusieurs destins fragmentés témoignent de l'épuisement de l'espace et d'une possible fin brutale à l'Anthropocène par le froid, la solitude, la mort.

De l'hiver à l'Hiver

« [L]'Hiver, devenu l'unique saison », rythme depuis maintenant des années la vie dans Ville-réal et ses alentours. Quelques années auparavant, « il y a eu ce premier non-printemps, suivi d'un premier non-été » : « L'hiver avait commencé tôt cette année-là, fin septembre. Les premières neiges n'avaient même pas fondu. On ne se doutait pas encore qu'elles ne fondraient plus jamais, que l'hiver avait déjà cessé d'être une saison pour devenir l'unique paysage du continent, et peut-être du monde » ; « L'Hiver. Blanc, interminable, froid et sauvage, comme un manteau de gel. Un sort d'endormissement de la terre ». Deschênes-Pradet met en récit un environnement mortifié : « Tout semble arrêté, comme dans ce conte où le royaume entier s'endort pendant cent ans. La ville est en dormance ». Comme dans le conte populaire *La belle au bois dormant*, la vie a cessé, ou s'est mis au repos, dans un état de dormance, terme ici très justement emprunté à la botanique qui désigne le repos ou l'arrêt temporaire de la croissance d'un végétal, dû à de mauvaises conditions, notamment le froid. Il a ainsi affecté tous les sens, dans une sorte de spirale synesthétique : « Ça sent le froid », note Simone.

C'est notamment le corps qui a été marqué par cet hiver perpétuel. Talie explique que « [l]a douleur dans ses os est trop aiguë. La sensation du froid ne la lâche jamais complètement ». Dans ses rares périodes hors des sous-sols de Ville-réal, Talie finit par être amputée d'un de ses orteils, rongé par le froid. Pourtant, selon elle, le froid l'a amputée de quelque chose de bien plus précieux à ses yeux : sa sœur Simone. Et si son orteil a cicatrisé, « cette blessure-là saigne encore ». C'est la maladie qui a emporté Simone, des « *hallucinations* » liées à un « *phénomène neurologique inconnu* », comme le diagnostiquent les médecins. Bien avant la nouvelle période glaciaire, Simone avait subi une double mastectomie pour éviter le cancer comme sa mère et sa grand-mère, survécu à la tuberculose et au virus Ebola, et également à « ces maladies du système immunitaire qui ont décimé des pays entiers, avant l'Hiver ».

Pourtant son corps n'a pas survécu à l'Hiver, et aurait même anticipé son arrivée : « Elle a commencé à sentir le froid longtemps avant tout le monde. En plein été. Elle disait que ses os lui faisaient mal, que ses muscles se crispaient et que, de ses entrailles, pulsait une douleur aiguë, comme si une main invisible et glacée enserrait ses organes ». Le corps revient à ses instincts les plus primaires, et anticipe le changement du rythme naturel de la Terre. Simone et le territoire de Ville-réal sont ainsi indissociables. Comme Talie l'explique, « Simone était entrée en résonance avec la terre » : « Après plusieurs mois, [...] elle a commencé à se statifier doucement, les yeux en dernier. Son corps est devenu de plus en plus froid et rigide, et personne n'y pouvait rien ». Pour Talie, c'est certain, ce qui l'a tué, c'est « son étrange connexion avec la terre [...], par osmose ».

Après la tempête glaciaire, c'est également la politique de désinformation du gouvernement qui semble avoir achevé l'espoir de renouveau. En autarcie au trente-deuxième étage de la tour du gouvernement abandonnée où il travaillait fût un temps, le vieux, qui se rebaptise plus tard Georges, raconte le choix qui s'est opéré à l'aube de cette nouvelle ère glaciaire. Le gouvernement a ainsi censuré les livres de géographie, mais également la parole, à l'instar du 1984 d'Orwell. Les mots de plus de trois syllabes ont été proscrits, et le vieux, du haut de sa tour, répète comme un mantra : « *Entrapercevoir Recroqueviller Autodéterminer Saperlipopette Donquichottesque Insonorisation Hippopotamesque Inexcitabilité Impronomçabilité Traditionnellement Inconditionné* ». La transgression est pourtant fermement réprimandée : comme le précise Alyse, « [l]a curiosité et la témérité sont brimées dès l'enfance à Ville-réal. Soigneusement et méthodiquement ». Le gouvernement en place a ainsi décidé de « contrôler l'information, prévenir la panique, surveiller la population », et « les informations ne sont transmises qu'au compte-gouttes à la population ».

Quelles alternatives ?

Dans cette « *ville de suspicion et de prudence où on vit terrés comme des rats* », l'Anthropocène a dû être repensé. En autarcie dans les tunnels, les protagonistes refusent que le froid ne les pénètre, et survivent des réserves de nourriture d'avant l'Hiver, ou se satisfont des plantes comestibles, qu'ils apprennent à reconnaître et cataloguent au fur et à mesure : « *En cas de doute, essaie d'abord de sentir et de toucher la plante. Si rien ne se produit, tu peux en manger un tout petit bout, pour voir. Fie-toi aussi à ton instinct* », apprend Alyse à sa fille Aude.

Aude, « *mon enfant de froid* » comme la nomme sa mère, détonne par ses propriétés physiques presque animales – de longs doigts, plus proches de pattes –, comme si ces traits zoomorphiques étaient une réponse du corps aux changements climatiques, nouvelle étape dans l'évolution de l'humain : « les bêtes qui ont survécu s'adaptent. Comme toi, peut-être », lui confie sa mère. Pour lutter contre le froid, Talie se tourne elle vers le yoga, « sa connexion directe avec le cosmos ». Désillusionnée par les actions du gouvernement, elle médite pour oublier son passé et le froid qui a amputé son corps : « *Je ne sens pas le froid, je ne sens pas le froid, je ne sens pas le froid, je ne sens pas le froid, je ne sens pas le froid, je ne sens pas le froid, je ne sens pas le froid* », comme si elle pouvait conjurer le froid par la parole.

De son côté, Alyse est obsédée par les grands espaces. Malgré les patrouilles incessantes, elle reconnaît la nécessité de cartographier l'espace de la dévastation, acte de résistance face au gouvernement. Alyse explore le quartier chinois de Ville-réal en passant d'un tunnel du métro à l'autre : « On raconte que Ville-réal était autrefois un réseau de transport souterrain qui sillonnait le sous-sol d'une métropole construite à la surface ». Une réelle fracture diamétrale de l'espace oppose ainsi l'intérieur – les tunnels de Ville-réal – à l'extérieur – abyssal. Toute la dynamique de l'espace permute ainsi dans un nouveau paradigme : alors que les gens « viv[ent] entassés les uns sur les autres à Ville-réal », le « dehors [est] immense ». Pourtant, l'appréhension du territoire était bien différente avant l'Hiver, l'humain pensant l'avoir dominé. Comme le note Alyse, explorant un centre commercial désaffecté, les gens avaient alors « de l'espace à gaspiller ». Mais tout cela était « avant l'Hiver, jusqu'à ce que nous ne puissions plus entretenir les routes et que nous cessions de recevoir de l'essence pour nos véhicules ».

Hivernages est également un regard, nostalgique à certains égards, sur le passé. Le souvenir, la mémoire, le témoignage, ou ce qu'il en reste, sont ainsi un savoir incommensurable : « à Ville-réal, la mémoire collective est courte ». L'exploration du territoire à l'extérieur est ainsi parallèle

à une redécouverte d'un passé tu, permettant de comprendre les raisons qui ont mené à ce changement radical. Les causes de la chute de l'Anthropocène semblent naturelles au premier abord : « Un jour, l'électricité, les satellites et toutes les technologies avaient cessé de fonctionner. On avait parlé d'une tempête magnétique venue du Soleil, ou d'un autre phénomène météorologique rare ». Cependant, la faute est rejetée sur l'humain, possiblement victime de son *hubris* à l'apogée de sa civilisation. Talie note ainsi que « *[l]e monde n'allait pas tellement bien avant. On était en train de tout détruire* ». Pour le vieux, l'humain a en quelque sorte accepté cette destinée. Simone note le manque de prise de responsabilité de l'humain face à son environnement : « Quelques mètres sous terre passe un long tuyau crevé, d'où sort une masse de liquide noir figé par l'Hiver. Pétrole. Une injure au paysage, une blessure, qui aurait atteint la nappe phréatique depuis longtemps si le froid n'avait pas stoppé l'hémorragie ». Le territoire est ainsi personnifié dans l'esprit de Simone, et Ville-réal est « *une entité en soi, un être des profondeurs, une méduse magnifique, fascinante et toxique* ». Il aurait subi une blessure, et l'Hiver ne serait qu'un mécanisme de défense face au mal qui l'empoisonne, possiblement humain. Seule lueur d'espoir dans cet univers dystopique, Aude, née de l'Hiver, symbole de la lutte pour la survie dans ces nouvelles conditions précaires. Elle construit ses châteaux de cartes, sans que les échecs ne l'arrête :

Un étage, deux étages, trois... et l'édifice s'effondre, comme soufflé de l'intérieur par une explosion invisible. L'enfant a un petit sourire, rassemble les cartes de la main, et recommence, comme si elle n'avait que ça à faire et disposait de tout le temps du monde. Comme si, à force de recommencements, le château allait finir par ne pas tomber. (140)

Cette métaphore livre ainsi une clé de lecture du roman de Deschênes-Pradet. L'Hiver n'est-il pas ainsi un recommencement, un renouveau, une leçon à tirer des excès de l'Anthropocène ? Il s'agit peut-être uniquement d'une menace sur le potentiel dystopique de nos modes de vie, mais également l'espoir de faire table rase de certaines pratiques.

Hivernages, second roman de Deschênes-Pradet, joue avec les codes de la dystopie à l'aube d'une nouvelle période glaciaire. Le froid, d'origine naturelle ou causé par l'humain, a ainsi renversé l'Anthropocène. À la manière de *The Road* de Cormac McCarthy, les protagonistes de cette narration décousue rappellent la destinée conjointe à l'humain et à la planète. Dans cet univers post-apocalyptique, le corps devient ainsi un moyen d'expression qu'il faut cartographier, puisqu'il

est le terrain de la résilience face aux conditions climatiques et le témoin de l'avant-Hiver. Comme l'explique Aude en évoquant la topographie de Ville-réal : « j'en ai le souvenir dans ma chair ».

Julien Defraeye

Notes

¹ Ville-réal est un croisement de Montréal et de Ville-Marie, premier nom français donné à la ville de Montréal, fondée sur la bourgade iroquoise d'Hochelaga, sur le fleuve Saint-Laurent.